

## Les moissons et les battages à Acigné de la fin des années 1930 jusqu'à 1960

L'été, avant l'arrivée des moissonneuses-batteuses, la moisson mobilisait tout le monde dans les fermes et les villages avec un travail en équipe, harassant mais convivial. Pierre Coudrais, ancien agriculteur à Bourgon né en 1922, et Jean Gambert, fils d'un agriculteur de Grébusson, né en 1937, échangent leurs souvenirs sur ce temps fort du calendrier agricole.



**Champ  
d'orge près  
de la  
Havardière,  
en 2017.**

### **Quelles céréales cultiviez-vous ?**

PC : Du blé surtout, et aussi de l'avoine et de l'orge pour les animaux.

JG : Quelquefois, on semait ensemble de l'avoine et de l'orge, qu'on appelait le « coincau ».

PC : Cela rendait pas mal pour les animaux. On parle des années entre la dernière guerre et 1955. A cette époque, on faisait de l'orge de printemps, qui rendait bien aussi. Plus tard, on a fait de l'orge d'hiver.

JG : Quand on dit que cela rendait, c'était au mieux 30 quintaux à l'hectare pour le blé. Par rapport à aujourd'hui, c'est très bas. On n'utilisait pas d'engrais.

PC : On ne faisait plus de blé noir. J'en ai vu à la Jarsais, mais je ne me rappelle pas avoir vu mes parents faire du blé noir. C'était déjà presque fini.

### **Comment se faisait la moisson ?**

JG : On avait des faucheuses, qui faisaient des javelles (regroupement au sol de brassées). On passait ensuite derrière, pour en faire des gerbes en les liant à la main. Pour serrer chaque gerbe, on s'agenouillait dessus, comme pour faire les fagots. On utilisait des liens qu'on avait achetés, qui servaient plusieurs années ou bien on faisait le lien avec de la paille.

Les premières faucheuses-lieuses, qui liaient la gerbe, sont arrivées vers 1955, et même avant dans les grandes fermes.

Avant de rentrer la faucheuse, il fallait couper le tour du champ à la faux – on appelait cela les perces – pour ménager le premier passage des chevaux et de la faucheuse. Mais, au fond, cela ne servait pas à grand'chose. Le premier qui est passé dans le blé sans faire de perces, c'est Roger Vallée de Joval. Il faisait un tour avec sa faucheuse à l'envers.

PC : Il n'écrasait et perdait que la largeur de roues de la faucheuse-lieuse. Et ce n'était de toute manière pas trop mûr auprès des haies.

Il fallait aussi faucher à la faux sous les rangées de pommiers. Mais chez nous, avant guerre, du temps de ma mère qui était veuve, elle coupait tout à la faux avec sa sœur. Les céréales se coupent mieux à la faux que le foin, mais quand même ! Et nous, avec ma frangine pendant les vacances, on ramassait derrière. Il fallait que ce soit bien fait parce que sinon, on se faisait attraper ! (rires)

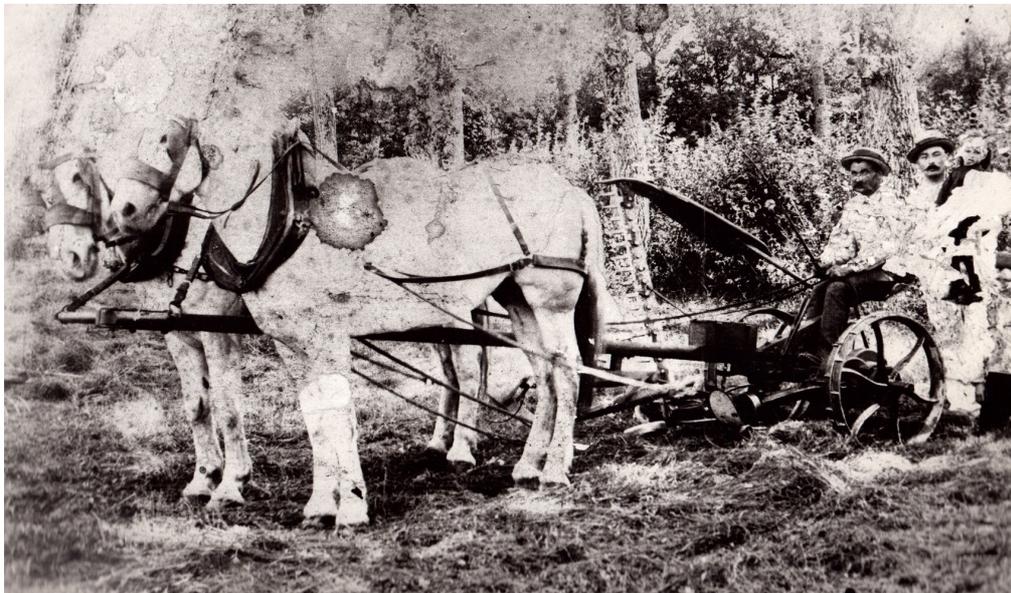
Je me souviens aussi de voisins obligés de tout couper leur champ d'avoine à la faux car elle avait versé. Impossible de rentrer la faucheuse-lieuse.

**Pour couper les céréales, la faux a succédé à la faucille au 19<sup>e</sup> siècle, avant le déploiement des faucheuses dans nos campagnes au 20<sup>e</sup> siècle (dessin Almanach Hachette 1923).**



JG : Les faucheuses ne prenaient pas dessous la céréale couchée. Maintenant, les moissonneuses ont des releveuses.

PC : La faucheuse était tirée soit par 2 ou 3 chevaux de front.



**La première faucheuse à Acigné, en 1890 (photo coll. Alain Racineux, ferme non identifiée).**

JG : Les gerbes étaient disposées debout, par 6, le grain en haut, pour finir de sécher au champ quelques jours, en espérant qu'il ne pleuve pas. Et, si par malheur il pleuvait, le grain pouvait germer très vite, surtout le blé. Alors il fallait écarter les gerbes pour que ça sèche.

Enfants, on aimait se glisser à quatre pattes sous les groupes de gerbes pour s'y cacher.

Ensuite, on rentrait les gerbes à la ferme. Un homme était sur la charrette pour ranger les gerbes qui montaient de plus en plus haut, un autre en bas pour les lever à bout de fourche au

premier. Le cheval avançait à la voix. Il arrivait qu'ils démarrent avant l'heure, ce qui pouvait occasionner des chutes.



**La charrette chargée de gerbes à la Berhaudière à Acigné, chez les Ridard, dans les années 1940** (photo coll. Pierre Coudrais). Jean Ridard tient les guides, tandis que sa fille, Marie Ridard, est en haut.

#### **Comment se faisaient les repas lors des moissons ?**

JG : Le midi, on retournait à la maison. C'était la galette. Mais à 4 heures, on cassait la croûte au champ.

#### **Combien de temps la moisson durait-elle, avant même les battages ?**

JG : On commençait à couper l'avoine entre le 14 et le 20 juillet. Il y avait un dicton qui disait « A la Sainte Madeleine - c'est le 21 juillet - il est temps de mettre ta faucille dans l'avène », c'est-à-dire l'avoine. Et après le blé et l'orge. On coupait encore au 15 août. Cela pouvait durer un mois, ou pas loin. On ne faisait cela qu'avec le personnel de la ferme et du personnel saisonnier. Il était embauché pour 3 mois, de la Saint-Pierre à la Saint-Michel, c'est-à-dire du 29 juin au 29 septembre.

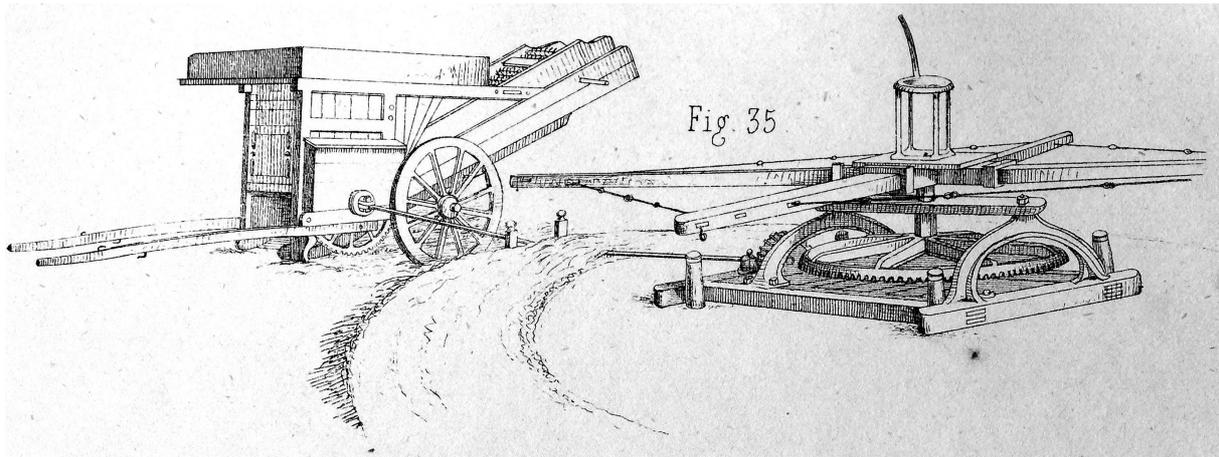
### Parlez-nous de l'arrivée des premières moissonneuses.

JG : Les premières étaient tirées derrière le tracteur. Après il y a eu des petites moissonneuses, vers 1958-1960.

PC : Les premières n'étaient pas trop au point. Elles perdaient du blé.

### Les gerbes ramassées, venaient ensuite les battages. Avec quel matériel ?

PC : J'ai connu les derniers manèges avec 4 chevaux, parfois 6, avec le batteur et une secoueuse à l'autre bout. A 9 ans, j'en ai mené un chez mon oncle Aubrée, à la Jarsais où j'étais avant guerre. Cela n'allait pas vite. Fallait fouetter pour avancer. Certains faisaient entrepreneurs et allaient avec leurs chevaux et leur manège, comme le père Libiot de Bourgon pendant la guerre. Ils pouvaient aussi se prêter le matériel entre voisins.



**Grande machine à battre, avec manège pour quatre chevaux** (catalogue des instruments aratoires par J. Bodin, directeur de l'Ecole d'Agriculture de Rennes, 1856). On pouvait les transporter de ferme en ferme.

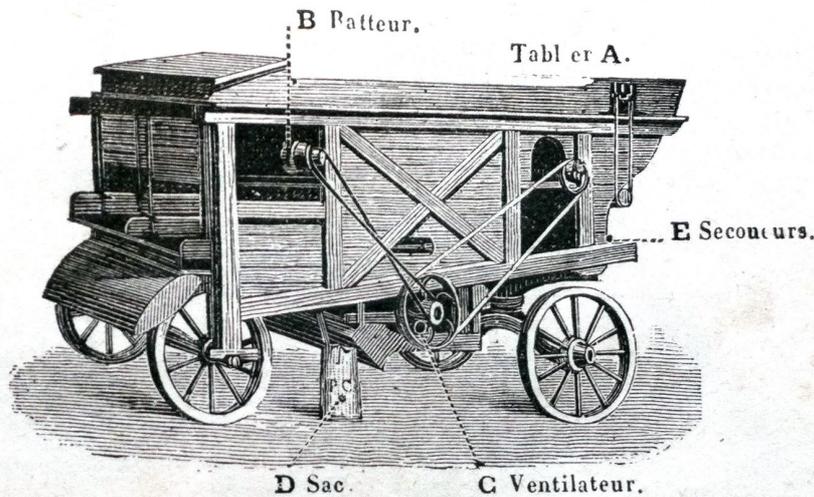
JG : J'ai vu fonctionner la dernière machine à feu (moteur à vapeur ambulant, également appelé locomobile) qui entraînait la scierie de chez Berré, le charpentier. Elle marchait au bois. L'été, il la louait pour entraîner les batteuses.

PC : C'était Jules Thouin qui la menait. Elle était traînée avec des chevaux pour aller sur place dans les fermes pendant la guerre. Avec la machine à feu, cela allait parfois trop vite pour les vieilles batteuses, qui en prenaient un coup.

**Battage avec locomobiles au Grand-Fougeray au début du 20<sup>e</sup> siècle** (carte postale).



JG : Ensuite, il y a eu les moteurs à essence. Chacun en avait un pour entraîner la batteuse. Il était posé à 5-8 m de la batteuse, à laquelle il était relié par une grosse poulie. Il y a eu aussi les moteurs électriques, quand on a eu l'électricité en 1955. Quand les tracteurs sont arrivés, on les a utilisés pour entraîner la batteuse, toujours par l'intermédiaire d'une poulie.



**Batteuse** (dans le manuel La première année d'agriculture et d'horticulture, H. Raquet, Armand Colin, 1897).

FIG. 63. — **Batteuse mécanique** (Prix : 2 000 fr.). — La céréale, apportée sur le *tablier A*, est entraînée par le *batteur B*, qui sépare le *grain* de la *paille*. Le grain, encore mélangé aux *balles*, est séparé par l'action du *ventilateur C* et tombe dans le *sac D*. Quant à la paille, elle passe sur les *secoueurs E* qui en séparent les derniers grains.

### Vous étiez organisé par contrée pour les battages ?

JG : Oui, on était par équipe de battage. Chez nous, il y avait Huet de la Chauvinais, Simonneaux d'Épargé, Taillard de la Chauvinais, et à Grébusson, mes parents, Pierre Lebreton, Paul Belloin, Jean Poulain. Quand c'était fini pour cette équipe, Victor Huet allait avec sa batteuse battre dans d'autres fermes. J'allais avec lui en tant que saisonnier l'été. On allait au Chêne Dey, à Louvigné, etc.



Une équipe de battage dans la ferme Turmel au Boulais, à Acigné, en 1951 (photo coll. Jean

Gambert). Cette équipe rassemblait des fermes du Boulais, d'Ifer, du Pont d'Ohin. Mme Turmel tient le pichet et remplit le bol de Julien Ridard, du Pont d'Ohin. Jean Gambert est devant avec une casquette, à droite de Julien Ridard. Derrière lui, avec un chapeau, Amand Letort, dit le père Letort, d'Ifer. Derrière le groupe, la batteuse.

On était au moins une quinzaine de bonhommes. Chacun avait son poste. Il fallait amener les gerbes de dessous le hangar. L'un mettait les gerbes sur la table de la batteuse, une jeune fille coupait la ficelle, un autre étalait la gerbe. Les plus costauds montaient la paille avec l'échelle. Les plus anciens faisaient la barge (la meule de paille). Le patron menait sa machine. Deux personnes montaient les sacs dans les greniers. Les gosses s'occupaient des cossons (les barbillons, la coque de la céréale) qui tombaient au sol à côté de la batteuse. Ils les emmenaient pour faire un tas plus loin. Cela servait pour protéger les betteraves l'hiver, par exemple. Les femmes aidaient aussi, pour amener les gerbes et aux cossons, etc. Elles amenaient également le cidre, préparaient les repas, etc. Elles avaient bien plus de travail que nous parce que pendant qu'on se reposait le midi, elles traayaient les vaches. Chez nous, quelquefois, il y avait des gens de la ville qui venaient chercher du beurre et ils restaient à aider.



**L'équipe de battage en action dans une ferme** (sans doute au Breil en Acigné, coll. Jean Gambert). C'est une grosse ferme compte tenu de la ligne de sacs, alignée en l'attente d'être transportée au bourg chez le négociant. Derrière, l'équipe s'active entre, à droite, le tas de gerbes et, au fond, la batteuse.

Le blé à vendre était mis en sacs de 100 kg à l'époque. On avait un monte-sac qui le mettait à hauteur d'épaules, et on les déplaçait sur le dos. Dans les années 1950, Désiré Taillard, un charretier qui travaillait dans les grandes fermes d'Acigné, se faisait même un honneur à soulever les sacs de 100 kg du sol pour les mettre sur son épaule sans aide !

Pour les sacs de céréales qui étaient gardés à la ferme, on s'en tenait en général à 80 kg, car il fallait ensuite les monter au grenier à l'échelle. Ce qui demandait quand même un sacré coup de reins.

On mangeait tous ensemble le matin, le midi et le soir à 20 h. Le midi, c'était souvent du poulet rôti. Mais chez Taillard de la Chauvinais, c'était une cuisse de biquet. Et chez mon père, du lièvre, car il était chasseur. Le midi, il y avait aussi souvent des galettes avec du lait baratté. Et le cidre, naturellement. L'après-midi, c'était un casse-croûte sur place.

A la Chauvinais, on passait au moins 3 jours, 2 jours chez Simonneaux. Dans les petites fermes c'était moins, et même parfois simplement une demi-journée.

PC : Au total, dans une contrée, cela durait trois semaines.



**Battage à la Berhaudière dans les années 1940** (photos coll. P. Coudrais). La pause en haut, avec la batteuse au fond, sous le hangar. En bas, la merienne, c'est-à-dire la sieste le midi, dans la paille derrière le moteur à essence actionnant la batteuse.



### **Qu'est-ce que c'était la parbatte ?**

PC : A la fin, dans chaque ferme, c'était la fête : la parbatte.

JG : C'était un bon repas, avec du vin blanc, du vin rouge et des gâteaux. A l'époque, on ne buvait habituellement pas de vin. Il y en avait qui avait du mal à retrouver le chemin le soir ! On montait un bouquet au sommet de la barge. On chantait. Quand on faisait des petites fermes, il pouvait y avoir deux parbattes dans la journée !

### **Ces trois semaines de battages, c'était plutôt la corvée ou la fête ?**

JG : C'était les deux. C'était dur, mais c'était plaisant. On aimait bien aussi quand ça rendait. Et puis, il y a eu des mariages qui se sont fait pendant les battages !

PC : Je me souviens d'un, il cherchait une certaine G. partout. Elle était en train de bien faire (rires) !

### Quand cette organisation a-t-elle pris fin ?

JG : Ca a duré jusqu'à l'arrivée des moissonneuses. C'était déjà fini dans les années 1960. La première moissonneuse venue sur Acigné était à Liguët de Champfleury, de Liffré. Il avait une petite moissonneuse et, avec, il faisait entrepreneur. Au départ, il y en avait qui le prenait uniquement pour faire les perces. Après, il y a eu Pierre Bazin de La Bouëxière. Sa moissonneuse était plus moderne. Mais sur la fin, on l'appelait « la cent mille soudures » : elle n'avait plus que des soudures partout. Ensuite, il y a eu un gars qui venait de la côte, au nord du département. C'était Michel Douais. Il traînait sa moissonneuse la nuit, derrière un tracteur. Comme les moissons étaient plus tard sur la côte, quand il avait fini sur Acigné, il remontait près de chez lui pour recommencer à y moissonner.

### Petite moissonneuse, dans les années 1960

(au Grand-Fougeray, 35, photo coll. J.J. Blain). La largeur de coupe n'était de guère plus de 2 m. Aujourd'hui, c'est 3 à 5 fois plus large.



### Que faisiez-vous de la récolte ?

JG : L'orge et l'avoine, c'était pour les animaux. Le blé, on le vendait aux coopératives et aux négociants. Il y avait la coopérative « Les Moissonneurs » de Philippé. Il y avait aussi Théard, qui marchait avec la CAR de Cesson et Gaudiche de Châteaugiron. Il était à son compte et c'était le plus gros. On menait nos sacs avec les chevaux au bourg. Leurs commis étaient costauds, gerbant des sacs de cent kilos. Puis, ils les reprenaient de nouveau pour les emmener en camion. Ils en portaient des tonnes et des tonnes dans l'année. Quand les moissonneuses sont arrivées – les premières remplissaient encore des sacs – les négociants sont venus chercher les sacs directement dans les champs avec des camions.

On gardait aussi du blé pour payer le pain. On l'emmenait au moulin, chez Desgués. Le boulanger prenait ensuite la farine et cela payait notre pain. On avait un compte chez le boulanger.



**Les arrières de la maison Théard à Acigné, grainetier et négociant en céréales aux Clouères.** Cette photographie a été prise dans les années 1980, en pleine restructuration des Clouères. Le hangar en planches de gauche servait à stocker les céréales. Les camions étaient dans le hangar du milieu. Ces hangars et la maison occupaient l'emplacement actuel du parking et du rond-point de la Poste. A droite au premier plan, l'auvent du bâtiment de la superette, alors en construction.

**Ce sont beaucoup de souvenirs.**

JG : Ils sont marquants car c'était un travail important et qui réunissait beaucoup de monde, le dernier grand chantier agricole en équipe. Aujourd'hui, il y a éventuellement un regroupement des agriculteurs pour les ensilages, quand il y a besoin de plusieurs remorques pour faire les allers et retours du champ au silo. Mais, c'est quand même différent. A cette époque, il y avait encore plein de fermes avec beaucoup de personnes dans la campagne d'Acigné.

Propos recueillis le 30 novembre 2018 par Jean-Jacques Blain



**Moisson 2017 avec la moissonneuse de la CUMA (Coopérative d'Utilisation de Matériel Agricole) l'Union d'Acigné** (capture image Movies Farmer sous YouTube).